



Aïkidojournal n° 46FR

## Thématique générale : A quoi cela peut-il servir de suivre une voie martiale ?

Je suis souvent étonné par une interrogation qui revient souvent dans les interviews, les forums et autres lieux d'expression à propos de l'aïkido. L'aïkido est-il efficace ? Divers avis s'y expriment et la plupart abordent la question sous la forme : « Dans la réalité de la rue ... l'aïkido face au tae kwondo ou à la boxe thai, anglaise etc. »

A moins de considérer cette société comme un champ de bataille où l'ennemi guette, prêt à fondre sur vous, à moins d'être habité par une paranoïa rampante, la question me paraît n'avoir guère de sens dans ce champ de réflexion. Il est d'ailleurs souvent avancé l'idée qu'une arme à feu règle le problème de l'efficacité, ce qui est discutable : dispose-t-on d'une telle arme au moment crucial ? Est-on prêt à en porter une en tous temps et toutes circonstances et à s'en servir, avec les conséquences qui en découleraient inmanquablement ? Je pense que la vraie réponse à cette interrogation – qui traduit, selon les cas, une pulsion morbide, un sentiment d'impuissance, un désir de toute-puissance, une insécurité intérieure avec une problématique identitaire dont l'origine peut être dans des angoisses de morcellement qui peuvent, quant à elles, renvoyer à un déni de conception ou une conception carencée – je pense disais-je que la vraie réponse se trouve dans l'oubli de la question après la disparition de l'angoisse grâce à la pratique

d'une voie. Je n'évoque pas ici les cas pathologiques à proprement parler.

Je pense donc que la question de l'efficacité doit être élargie à tous les budo, l'efficacité de ceux que l'on prétend efficaces n'étant pas plus certaine si l'on pose le problème dans le champ d'une agression physique par n'importe quel moyen y compris l'arme à feu. Enfin, le cadre de réflexion doit, me semble-t-il, inclure une idée assez simple : Combien meurt-il de personnes chaque année et combien des conséquences d'une agression par un autre humain ? Combien meurent d'autre chose et de quoi ? Qu'est-ce qui peut nous mettre en situation d'être physiquement attaqué par un autre humain ?

Il meurt beaucoup plus de personnes de maladie que des conséquences d'une agression. Il en meurt beaucoup plus de suicide que des conséquences d'une agression. Il en meurt infiniment plus à cause des guerres, des pouvoirs abusifs, des conséquences de partis pris idéologiques entraînant des politiques sociales aberrantes que des conséquences d'une agression. Dans tous ces cas, ce qui est la substance létale, c'est la violence, et bien plus que la violence contre autrui, la violence contre soi.

Quand j'affirme cela, je ne me limite pas aux cas de suicide. Je persiste et signe dans une voie qui est la mienne et qui motive tout mon travail : « Ce qui, de l'histoire d'un individu, ne peut être

pensé par lui est refoulé vers le corps et mimé par celui-ci. L'analyse des postures démontrent qu'un pourcentage considérable de tensions physiques n'a aucune utilité dans le maintien de l'équilibre statique ou dynamique du corps. Elles expriment des tensions psychiques inconscientes. Chacun définit inconsciemment un niveau de tonus musculaire en dessous duquel il ne se perçoit pas, c'est à dire que la fonction identificatoire du corps ne serait pas assurée dans un tel cas. Chacun a besoin de se représenter psychiquement à soi-même, à défaut de quoi, la conscience n'est pas spatiotemporalisée et donc incapable de produire la moindre pensée. Le sentiment d'exister est un préalable à la pensée et à l'action, qui impliquent l'une comme l'autre la perception des contours de soi. Ceci est de la plus grande importance pour comprendre le mécanisme qui conduit à l'agression agie ou subie. L'impensé est mimé. Je renvoie le lecteur curieux ou dubitatif à l'anthropologie du geste de Jousse et à l'inscription corporelle de l'esprit de Varela, Thompson et Rosch. Ce qui ne peut être mimé est somatisé, soit sous la forme d'une pathologie, soit sous celle d'un accident, c'est-à-dire une agression contre soi-même. L'agresseur hypothétique, dans le contexte qui sous-tend la justification de l'apprentissage d'une technique de self-défense, est instrumentalisé par cette nécessité intérieure. J'entends

## *... s'attaque à cette racine de la violence.*

déjà les objections : cela revient à dire que l'on est en partie responsable des agressions que l'on subit ? Le cli-vage dualiste confortable « agresseur victime » est remis en question ? Je n'hésite pas à répondre qu'il doit l'être, au moins par les aikidoka. Sinon, que signifient les leitmotive de O Sensei « prendre son adversaire sur son cœur », « la vraie force du budo, c'est l'amour » et je vous fais grâce de tout ce qui a cette résonance dans le discours du maître fondateur, ce que tout pratiquant sérieux connaît. Une agression subie est pour une part un acte de l'agressé destiné à décharger une angoisse inconsciente de celui-ci, et plus même, du système auquel il appartient. C'est un accident au même titre que la fracture survenant au cours d'un geste habituel. Le budo ne nous apprend-il pas que nous sommes responsables de ce qui nous arrive ? Mon maître n'a jamais cessé de me dire qu'il n'existe ni hasard ni fatalité. Combien d'entre nous ayant durement travaillé à l'acquisition de techniques efficaces meurent de la rencontre inopinée avec un virus ou d'une sourde pathologie imprévue, trouvant son origine dans un comportement et une attitude psychique subis ? Que ceux qui n'arrivent pas à décider de prendre la responsabilité de leur vie nous quittent ici ! Je continue pour les autres, ceux pour qui l'exercice de leur liberté ne se limite pas à revendiquer des droits qui donnent à autrui le pouvoir sur leur vie. Pour ceux-ci, je vais revenir sur quelques notions essentielles

qui permettront, je l'espère, de comprendre que l'intérêt de suivre une voie est de pouvoir exercer sa liberté en influant sur le cours d'une histoire qui deviendra vraiment la sienne.

Néanmoins, avant cela, je veux lever une équivoque qui pourrait entraîner des objections majeures et bien fondées que le lecteur attentif ne manquera pas de faire.

Dire que l'on responsable des agressions subies, serait-ce admettre implicitement que les individus victimes des guerres, des violences collectives sont responsables de celles-ci ? Serait-ce aussi déresponsabiliser l'agresseur ? Certes non ! L'agresseur est mu par une angoisse de morcellement due à la présence d'une différence incarnée par l'agressé. Il agresse pour faire de l'autre un objet et reste ainsi seul sujet, rétabli dans son unité par la prétention inconsciente à l'unicité, symptomatique des sentiments de toute-puissance. La voie, en invalidant le sentiment de toute-puissance, ne serait-ce que par la mise en échec et la confrontation à autrui, s'attaque à cette racine de la violence.

Revenant au cas d'une agression collective, je veux poser les problèmes dans les cadres dont ils relèvent. L'individu victime de tels faits de guerre, de violences sociales, est instrumentalisé par le système dont il est issu et auquel il appartient. C'est un système qui en agresse un autre, pour des raisons en majorité inconscientes, l'agression étant justifiée par des prétextes convenus. Le système sacrifie

des individus pour créer les répétitions nécessaires au maintien de son identité. C'est tout aussi vrai quand il s'agit d'une nation, d'une ethnie, d'un système religieux ou d'une famille. Les groupes s'instrumentalisent réciproquement et inconsciemment pour créer les répétitions nécessaires à leur survie quand leur histoire n'est pas symbolisée. Ainsi, la victime d'un attentat est victime des carences complémentaires des systèmes en confrontation, le sien et l'opposant. D'où il découle pour moi que le vrai combat doit être mené sur le front symbolique. C'est un combat qui commence par la connaissance de la vérité sur l'histoire de son groupe, et qui implique des valeurs qui naissent avec ce besoin et désir de vérité. J'ai souvent écrit dans ces colonnes et dit préférer la vérité sur les années troubles de l'histoire de l'aikido à l'autodafé promu par les instances officielles, car la survie d'un système dépend avant tout de son intégrité, c'est-à-dire de sa capacité à être et rester un. Or, le secret, le mensonge, l'inconscient divisent les entités comme les identités et c'est ce dont elles meurent toutes. Il en est de même pour les individus qui meurent de ne pouvoir maintenir leur cohérence identitaire. Il en résulte pour moi que les voies dont je parle, les budo mais aussi le sado, le kado etc., ont un champ d'exercice évidemment individuel mais aussi collectif. L'individu en lutte pour la vérité de son histoire s'en libère et ce faisant libère le groupe auquel il appartient en lui montrant ses

contradictions et sa division. On voit ici que les budo ont une résonance politique et on comprend l'acharnement des pouvoirs publics à vouloir en faire des sports pour les neutraliser. On comprend aussi que les besoins de dépendance qui s'expriment à travers l'appartenance à des systèmes fédéraux officiels poussent sur le terrain des carences identitaires.

Dire que l'on suit une voie, c'est se positionner en sujet, c'est tout faire pour devenir seul responsable de soi et par là, de ses actes et de ce qui « nous arrive ».

S'engager dans une voie, c'est accepter de livrer le combat intérieur contre les fantômes<sup>1</sup> qui peuvent nous mettre en danger, en risque de pathologie, d'accident ou d'agression pour provoquer les répétitions qui leurs sont nécessaires. Ce qui ne peut être dit ou pensé ou mimé est répété. « Tout ce qui n'est pas dit sera répété ». Attention, la défaite est un choix fait en nous à notre insu.

Comment la voie permet-elle ce combat ?

En mettant en scène la violence, le budo permet d'engager le combat, d'une part parce qu'il permet de réaliser la violence, c'est-à-dire de la faire sortir d'un monde fantasmagorique inconscient. Ceci vaut tant pour celle d'autrui que celle du sujet. D'autre part, parce que l'expérimentant dans un cadre ritualisé, il autorise le sujet à en comprendre les causes profondes et à sortir de la dualité simpliste s'exprimant au travers du très commode clivage : l'agresseur est le mauvais, l'agressé est le bon. Cette représentation est particulièrement dangereuse car elle légitime une violence défensive ouvrant les portes à la légitima-

<sup>1</sup> **Fantôme** : présence de phénomènes de « hantise » dus à la présence de traumatismes et conflits affectifs de ses ancêtres dans le psychisme du sujet. Ils induisent des répétitions de symptômes, des comportements aberrants, des modes relationnels stériles. Ils peuvent être à l'origine de pathologie psychiques lourdes.

tion de toutes les violences. J'ai déjà beaucoup écrit sur ce thème et je vais donc me contenter de faire un portrait rapide de la violence.

La violence est toujours un échec de la conscience. Elle est le signe de sa division.

Ne pas éduquer est une violence extrême. En effet, éduquer permet l'accès à l'être en soi. Eduquer, c'est donner au sujet les moyens de son unité.

La violence vient rétablir la relation quand les sujets ne se perçoivent plus comme tels, c'est vrai pour l'agresseur comme pour l'agressé. La violence montre l'absence de lien. La violence est toujours la défense d'un lien.

La violence passive est pire que l'action violente. Elle est le déni du sujet dans l'autre. La violence met en évidence le déséquilibre de la relation. La violence de l'agresseur est une manière de s'affirmer comme seul sujet pour recouvrer une unité que l'autre remet en question par la différence perçue en lui. Elle est forcément adressée à un être divisé car c'est précisément cette division qui insécurise l'agresseur, lui donnant à voir ses propres failles identitaires.

Les budo nous proposent de voir la violence de l'agresseur sur un mode positif, idée que certains jugeront utopique, irréaliste, au risque de devoir rejeter tout esprit de compassion et de se retrouver dans un monde de toute-puissance psychotique, faisant de toute altérité l'ennemi. Le budo propose cette réflexion :

La violence de l'agresseur est une manière de solliciter l'agressé pour que, défendant le sujet en soi, celui-ci montre les frontières des sujets impliqués. C'est-à-dire que l'action violente est un « entre nous » qui, précisant les identités, empêche la fusion et rétablit le mode relationnel sujet-sujet si elle est accueillie avec bienveillance par l'agressé. Ce dernier reçoit l'agression comme un signal de sa propre division

et agit en conséquence : il fait appel à un sentiment d'empathie qui recrée l'unité entre lui et son agresseur, laquelle peut être réintégrée par chacun des deux.

D'où le geste martial éthique selon mon maître, la victoire qui ne fait pas de vaincu selon O Sensei.

Je m'en tiendrai là pour ce rappel sur la violence, bien qu'il y ait matière à un long exposé. Celà étant, j'accepte le débat à ce propos et lirai attentivement et répondrai à toute objection qui pourrait m'être adressée par le biais de la rédaction.

Je vais essayer à présent de mettre en évidence quels sont les outils du budo pour parvenir à cet exploit intérieur qui consiste à prendre conscience de ce que l'attaque qui m'est adressée trouve sa justification entre moi et l'agresseur et non pas, exclusivement dans celui-ci, de ce que j'ai déjà inconsciemment commis une erreur en tant que budoka puisque j'ai laissé émerger une faille identitaire en moi. Ma conscience de moi s'est divisée, une part s'appropriant le rôle de sujet et rejetant une autre part objet dans l'inconscient. Ce qui est montré par l'attaque, c'est une séparation en moi entre l'être et l'exister, une coupure entre la profondeur de l'esprit et l'action de vie.

Cette division inconsciente est toujours l'œuvre du fantôme, au sens entendu ci-dessus. L'agresseur doit donc être regardé aussi comme celui qui convie à la prise de conscience et la réunification entre mon sentiment d'être et mon sentiment d'exister, il est le révélateur de la présence « d'autre en soi ». Il nous indique un danger intérieur. D'où la compassion à laquelle nous invite O Sensei : « Prenez votre adversaire sur votre cœur ».

"A SUIVRE" dans AJ 47FR ■■■